

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Jean Baechler (*séance du lundi 12 janvier 2004*)

Roland DRAGO : Est-il légitime de se poser la question de savoir si l'Europe a jamais été un empire ? A-t-on un jugement de valeur à formuler sur ce point ? Peut-on affirmer que c'est un bien, ou au contraire que c'est un mal ?

Il importe surtout de savoir quelle acception on donne au mot « empire ». Vous avez fait référence à l'empire romain en disant que l'Europe n'a jamais été un empire. Mais l'empire romain n'était après tout qu'une métropole avec des colonies, tout comme l'empire britannique ou l'empire français au XIXe et au XXe siècle.

L'absence d'empire en Europe s'explique, comme vous l'avez d'ailleurs dit, par le hasard. On peut certes invoquer des facteurs climatiques, géographiques, humains, mais sans certitude aucune d'apporter la bonne explication. En revanche, on sait que la contrepartie de cette absence d'empire a été la guerre. Et lorsque le maréchal Lyautey parlait de « guerre civile européenne », il est évident qu'il avait une vision globale de l'Europe.

*
* *

Gérald ANTOINE : Vous avez dit, très rapidement, que l'Europe avait certes connu deux « imperators » avides de régner sur l'Europe : Napoléon, et Hitler, et vous avez ajouté : leur échec était certain. - Était-il vraiment si « certain » ?

A propos de Napoléon, comment ne pas penser au vers de l'*Expiation* :

Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! - C'était Blücher.

Si ç'avait été Grouchy, le sort eût été changé.

Quant à Hitler, s'il n'avait pas été en proie à sa folie antisémite, les grands scientifiques allemands de religion juive, au lieu d'apporter leur savoir à l'Amérique, l'eussent donné à leur pays. Et puis, rappelons-nous : dans la course aux fusées, il s'en fallut de très peu que l'Allemagne fût gagnante. Là encore, rien n'était certain.

Sans doute avez-vous déjà en partie répondu à ma question puisque, comme vient de le rappeler M. Roland Drago, vous avez vous-même souligné l'importance du hasard.

Reste une question que le grammairien que je suis ose à peine aborder, tant le goût des définitions apparaît comme une manie française : qu'est-ce qu'un « empire » ?

*
* *

Jean-Marie ZEMB : Opposer l'abstrait au concret signale un défaut de spéculation et/ou un défaut de communication. Voir large et précis à la fois est le propre de la réflexion philosophique. L'auteur de la communication a réussi une fois de plus la prouesse de gagner en *extension* sans y perdre en compréhension ou, comme disent les néo-scholastiques, en *intension*. Il serait injuste de lui reprocher un manque de redondance, à moins de changer la

règle du jeu et de ne plus imposer comme discours la *lectio* dont on pense d'ailleurs à tort qu'elle définissait fut le mode de l'enseignement supérieur à l'époque où les étudiants ne pouvaient pratiquement pas avoir accès au texte et développaient en compensation des facultés de mémorisation qui nous paraissent de plus en plus superfétatoires ; ce qui était proprement lu était un passage généralement court - quelques lignes - d'un auteur classique abondamment commenté, discuté ou défendu. Appliquer cette procédure à la communication de Jean Baechler remplirait des volumes que personne n'écrirait mieux que lui-même. En faisant ainsi l'éloge de la densité de son propos, je ne fais qu'exprimer l'évidence au demeurant rare qu'en philosophie, le plus abstrait est le plus concret. Mon observation portera donc sur un autre contraste, à savoir celui de *l'indéfini* présenté précautionneusement comme « indéfinissable » -, l'EMPIRE, et le *défini ici* et ailleurs - évoqué par un heureux néologisme relatif, la POLITIE. Le premier est fortuitement analogique, sans prototype univoque, tandis que le second est analogique à dessein et partant ne s'use pas à l'usage. La « polition » n'a pas besoin d'être réalisée pour exister, et appartient de ce fait à la catégories des modèles libres, tandis que la différence entre les « empires » et régimes assimilés condamne à ne pas s'affranchir du particulier la quête comparatiste qui voudrait enfin décoller vers l'universel. Les concours de patinage artistique distinguent les figures imposées et les figures libres. Parmi les premières figurerait l'empire comme question; parmi les figures libres, la polition comme réponse. L'imaginaire des *empires* a permis, comme un échafaudage, l'élaboration du concept de *polition*.

En félicitant le communiquant de ne pas avoir cru devoir choisir entre l'ABSTRAIT et le CONCRET, je ne voudrais pas abolir la distinction entre ce concret et le PRATIQUE. Si l'on veut bien considérer la stratégie et la tactique comme des niveaux d'abstraction - mais sans les y réduire - il faut convenir qu'un maître dans les deux domaines comme le fut Machiavel n'était pas à l'aise dans le - ou la ? - pratique lors des manœuvres d'une *bandiera* de sa Milice municipale et dont le désordre fatal fournit à ses détracteurs - parmi ceux-ci, Bandello exagéra probablement cette débandade des hallebardiers - l'occasion de le ridiculiser publiquement à la veille de sa disgrâce. Napoléon certifiera pourtant la lucidité et la technicité d'un Machiavel qui ne parlait pas des choses de la guerre « comme un aveugle des couleurs ». L'Europe, qui n'a jamais été un 'empire' n'était-elle pas prête à le devenir lorsque, dans cette nouvelle querelle de l'investiture, la Papauté pesa sur le choix entre les trois candidats à la couronne *impériale* qu'étaient François Ier, Charles-Quint et Henri VIII ? A l'époque, Florence, Ferrare, Gênes, Padoue, Pise, Crémone et Vérone étaient à l'instar de Venise des *polities (polis) constituées* et pratiquaient inlassablement le Jeu des coalitions. Est-ce une lapalissade que d'évoquer le rêve d'hégémonie du cardinal Schinner, conseiller de Jules II, qui voulait prolonger le contrat des mercenaires suisses parvenu à expiration, en créant, mais dans un sens essentiellement militaire, un *helveticum imperium [sic]* qui puisse tempérer les ambitions *impérialistes* du vainqueur de Marignan (1525) et du prisonnier de Pavie (1525), lequel prit sa revanche sur la Curie en 1530 en confiant, en dehors de la juridiction canonique, les prémices d'un impérialisme culturel à ses 'lecteurs royaux' dont l'héritage est assumé pieusement par ce qui devint le Collège de France.

*
* *

Alain PLANTEY : Si je prolonge votre pensée, j'arrive à la conclusion qu'il n'y a pas d'Europe. Cela dit, je me pose effectivement la question du sens de l'empire. On sait bien par exemple que dans l'empire moghol régnaient des féodalités. L'empire chinois a pour sa part traversé toutes sortes de crises. Je ne sais donc pas très bien ce qu'est un empire. En revanche, on sait ce qu'est un empereur. Il n'y a peut-être pas eu d'empire en Europe, mais il y a eu Charlemagne. Autrement dit, l'Europe n'a peut-être pas d'empire, mais de temps en temps elle a un empereur.

Il convient de se poser la question de l'avenir. Si le commandement européen consacre l'absence de guerre entre ses membres, pourrions-nous sans empereur construire une communauté durable et sans guerre ?

*
* *

Alain BESANÇON : Vous nous avez exposé un schéma évolutif, qui conduit à la transpolitie oligopolaire, contrariée de temps en temps par le hasard, comme en Italie et en Allemagne. Mais entre le schéma évolutif et le hasard, j'aimerais introduire une notion toute simple qui s'appelle l'histoire. Ce n'est pas par un hasard que l'Italie n'a pas pu devenir une politie comme la France et comme l'Espagne. C'est parce qu'il y a eu la papauté, qu'il y a eu les invasions françaises, qu'il y a eu les invasions espagnoles etc. , autrement dit une histoire ou chaque événement bien que aléatoire, a une raison suffisante que l'historien peut analyser. Et s'il y a eu ailleurs des polities qui se sont établies, comme la France et comme l'Espagne, il n'est nul besoin d'invoquer le hasard , bien qu'il existe autant qu'en Italie et qu'elles eussent pu se dissoudre en plusieurs circonstances ; il suffit de suivre l'histoire et son intelligibilité propre.

Vous n'avez pas évoqué les phénomènes paneuropéens, comme la religion chrétienne, qui a été quand même dans sa version romaine une sorte de fantôme d'empire romain et en a nourri la nostalgie jusqu'à la coupure du XVIe siècle.

Quant au rêve d'empire, il a été réalisé par l'une des nations européennes, qui s'est construit un empire exactement sur le modèle de l'empire romain, en en ayant parfaitement conscience, toutefois hors d'Europe. Je pense à l'empire britannique.

*
* *

Jean-Claude CASANOVA : Je ferais de remarque, l'une d'ordre théorique et l'autre d'ordre historique.

Vous dites que la caractéristique européenne, c'est l'oligopole des polities, qui est un système quasiment parfait. Je ne crois pas que l'on puisse dire cela abstraitement. Les économistes, qui ont beaucoup réfléchi à ce problème, sont eux-mêmes très embarrassés. Ils constatent en effet que la concurrence aboutit à un équilibre, mais ils savent aussi que la concurrence empêche la croissance parce qu'aucune entreprise n'a la dimension suffisante pour influencer sur les progrès techniques, sur l'investissement etc. Le monopole assure la stabilité, donc la paix si l'on veut transposer dans l'ordre politique, mais le monopole présente

une série d'inconvénients. Quant à l'oligopole, il est toujours instable, sauf s'il est cartellisé ou s'il accepte un certain nombre de règles. Tout le problème de l'efficacité de l'oligopole n'est pas dans l'affirmation de l'oligopole, il est dans la façon dont les « oligopoleurs » s'entendent entre eux.

Cela m'amène à ma deuxième remarque. Vous avez défini la période de 1814 à 1914 comme une période idéale et vous avez invoqué les traités de Westphalie et d'Utrecht ainsi que la théorie anglaise de l'équilibre (*balance of trade, balance of power*). Vous avez également dit que l'Europe avait inventé le droit et la guerre policée. Pour autant que je me souviens, c'est une opinion partagée par Voltaire qui écrit au début du *Siècle de Louis XIV* que la supériorité de l'Europe tient à ce qu'elle fait la guerre avec des règles. Mais si j'étais Asiatique, je répondrais à Voltaire et à Baechler : vous prétendez avoir inventé le droit et la guerre policée, mais n'est-ce pas vous qui avez inventé la guerre hyperbolique et le mépris absolu du droit ? Votre merveilleux système de l'oligopole et des nationalités n'a-t-il pas conduit à 1914 et à 1945, c'est-à-dire à des guerres et à des massacres comme le monde n'en avait jamais connus ?

Le rêve oligopolaire s'est donc terminé en cauchemar et l'on est ramené au problème suivant : comment assurer l'unité politique dans la diversité ? Cette question n'est pas nouvelle et, tout au long de l'histoire de l'Europe, il s'est trouvé des hommes pour tenter d'y répondre par la solution de l'empire. La volonté de préserver la diversité des religions, des nations, des langues et des sociétés politiques tout en maintenant la paix et l'unité est la version idéalisée de l'empire.

*
* *

Michel CROZIER : Si j'ai bien compris votre théorie de l'oligopole, on peut penser que le passage à un oligopole comprenant 25 ou 30 pays est condamné parce qu'on ne peut pas créer un équilibre si l'on n'a pas un groupe suffisamment petit.

Il faudrait également insister sur une autre dimension de l'équilibre oligopolistique. Pendant 30 ans, nous avons assisté à une lutte des empires -- de l'Union soviétique et de la Chine -- donc des grandes masses et des petits pays qui inventent. Cette lutte a abouti pendant longtemps au succès des petits dragons contre les masses, mais aujourd'hui nous avons la revanche des masses sur les petits dragons.

*
* *

Pierre TABATONI : Je sais bien qu'il est difficile d'obtenir un oligopole relativement stable, mais il existe des stratégies de stabilité, exposées dans la théorie de Nash qui établit que l'interdépendance des stratégies faites que chacun ne peut pas améliorer ce qu'il fait par rapport aux autres, mais l'ensemble de la stratégie collective aboutit à des résultats inférieurs aux résultats qui auraient été obtenus autre part. Il me semble qu'il y a dans vos propos une très bonne illustration de ce raisonnement économique.

Je serais tenté de dire que c'est parce qu'il y a eu les oligopoles dont vous avez parlé que les tentatives impériales du XXe siècle ont échoué, celle de l'Allemagne et celle de l'Union soviétique.

Et je m'étonne de n'avoir guère entendu parler de la chrétienté dans la formation de ces oligopoles. Jusqu'à la Réforme, la chrétienté catholique n'a-t-elle pas été une politique extrêmement puissante ?

*
* *

Jean MESNARD : Il y a plusieurs façons de définir un empire. Il y a une façon théorique, une façon philosophique, qui consiste à élaborer un concept. Mais il y a aussi une façon historique, qui consiste à suivre les emplois du mot empire au fur et à mesure du déroulement des civilisations. On peut ainsi constater que le mot empire, ou son équivalent, n'existe pas en grec ; qu'il n'existe pas davantage dans la Bible. Par conséquent, la réalité d'un empire n'existait pas non plus, ou tout du moins, il n'existait pas de réalité qui aurait nécessité qu'on la distinguât d'un royaume. Le premier empire qui a été désigné comme empire, c'est l'empire romain, et avec le sens que le mot *imperium* possède en latin, celui d'un pouvoir essentiellement militaire. Les emplois du mot « empire » par la suite ont tous été tributaires de ce souvenir de l'empire romain. C'est évident pour Charlemagne. Il y a eu ensuite le Saint Empire Romain Germanique. La papauté s'est considérée comme prenant la suite des empereurs romains. Sur ce modèle, la notion est apparue comme désignant si bien le sommet de la souveraineté que les rois ont voulu être considérés comme « empereurs en leur royaume ».

Ces considérations m'amènent à m'interroger sur le rôle de la question religieuse dans l'évolution de ce qui aurait pu être un empire européen. Qu'est-ce qui a empêché la constitution d'un empire ? Ce fut d'abord le schisme byzantin, et ensuite la Réforme.

*
* *

Jean FOYER : Je rappellerai tout d'abord une phrase qui se trouve dans le digest de Justinien : *omnis definitio periculosa in jure civili*.

Si j'ai bien compris, vous nous avez dit qu'il n'y avait pas d'analogie historique à la construction européenne. Je me demande s'il n'y a pas eu une, celle de la tour de Babel.

*
* *

Réponses : Je partirai de la distinction introduite par M. Zemb entre « abstrait » et « concret » et que je rejette absolument. Je ne connais que des niveaux de réalité et ont choisi le niveau de réalité qui correspond aux thèmes que l'on veut traiter de la manière dont on veut le traiter. Comme l'exprime Aristote au début de *l'Ethique de Nicomaque*, il ne faut exiger que le degré de précision compatible avec le sujet traité.

Je ne pense pas que la notion d'empire soit un concept. Il ne faut pas se battre sur les mots et je préférerais de loin, si cela était possible, utiliser des symboles. Je crois que « polities » est un concept. De là il est possible de distinguer des polities du mode A, B, C, D. Pour ma part, j'ai utilisé le mode A, c'est-à-dire que j'ai envisagé des polities étendues à l'ensemble d'une aire culturelle maximale ; en termes plus simples, la tendance à identifier « empire et civilisation ».

Il ne me semble pas indispensable d'en dire plus. L'empire de Sargon n'entre évidemment pas dans nos considérations, encore qu'il serait possible de se lancer dans des querelles sémantiques et philologiques sans fin.

Est-il indispensable d'avoir un empire ? Vous remarquerez que je n'ai pas introduit l'ombre d'un jugement de valeur dans ce que j'ai dit. Par métier, si j'ose dire, j'envisage des objets historiques et j'essaie de construire la conceptualisation la plus efficace pour en rendre compte. Je ne suis ni pour, ni contre.

M. Alain Plantey et M. Jean-Claude Casanova ont soulevé un réel problème, celui de l'idée d'empire dans l'histoire européenne. Il s'agit d'un thème immense qu'il faut faire remonter évidemment à l'empire romain et à la nostalgie indéfiniment perpétuée de cet empire romain. On ne comprendrait pas la tentative de Charlemagne, si on ne l'interprétait pas comme une volonté obstinée de renouer avec l'empire romain. Cette idée d'empire est très vivante pendant tout le Moyen Âge, jusque vers le XIVe siècle. Au XIVe siècle apparaissent toute une série de considérations qui tendent à abandonner le projet d'un empire européen pour se mettre à réfléchir sur les *regna*, c'est-à-dire sur les royaumes. Alors commence toute une entreprise intellectuelle de philosophie politique, en particulier en Bourgogne, qui aboutit à l'idée qui a été rappelée ici : le roi-empereur en son royaume.

Il ne faut toutefois pas exagérer l'importance historique de ces développements intellectuels. Je crois beaucoup plus aux rapports de forces, aux contraintes et à la guerre.

Pour répondre à la question de savoir si Napoléon et Hitler auraient pu réussir, je dirai simplement qu'ils auraient certainement pu gagner telle bataille et peut-être même la guerre, mais que le succès dans la guerre n'aurait pas suffi à assurer la perpétuation d'un empire. Il y a des réflexions très pertinentes de Machiavel sur l'impossibilité d'occuper durablement avec des armées les royaumes d'Europe, dans les centres de contre puissance sont nombreux.

Pour ce qui est du christianisme, je crois que l'Europe a inventé un mode d'organisation d'une communauté religieuse, développé à l'occasion d'un message à validité ou à vocation universelle. L'Eglise considérée comme groupe humain constitue un phénomène unique dans l'histoire de l'humanité. Il s'agit d'un ensemble suffisamment structuré pour pouvoir décider et agir en tant qu'ensemble, tout en laissant à l'intérieur des espaces de discussion, de développement et de liberté suffisants pour que cela ne soit jamais solidifié ni crispé dans une orthodoxie trop étroite. Par ailleurs, l'Eglise est totalement indépendante de toute structure politique. Cette entité apparaît comme le fruit du hasard et de la nécessité, avec une prédominance du hasard, mais à condition de le considérer comme une succession de hasards, dont à chaque fois la solution trouvée joue un rôle de cliquet, c'est-à-dire que le hasard est de plus en plus orienté vers l'émergence finale de la structure que j'ai essayé de décrire. Le tournant s'est produit entre le IXe et le XVe siècle, au moment de l'éclatement politique maximal. Et c'est précisément là que toutes les tentatives de césaro-papisme ont échoué.

On me demande ce qu'est l'Europe. J'ai volontairement laissé de côté le problème de la nature substantielle de l'Europe. J'ai simplement posé au départ que c'est une aire culturelle maximale où une civilisation s'est développée. Savoir quelles sont les lignes de force de cette

civilisation ressortit à un autre sujet. Et il conviendrait pour le traiter d'évoquer nécessairement la chrétienté. Mais dans le cadre de mon sujet d'aujourd'hui, je ne crois pas que la prise en compte de la chrétienté soit un facteur déterminant. J'incline à penser que si par exemple c'était le bouddhisme qui s'était répandu en Europe, nous aurions eu à peu près la même chose pour ce dont j'ai traité.

Un autre point tourne autour de l'oligopolarité, dont se méfient beaucoup les économistes. Pour ma part ceux de la transposition de paradigmes d'une discipline dans une autre dont je me méfie. On ne court en effet le risque de les utiliser comme métaphores ou de forcer la réalité de manière à ce qu'elle permette de vérifier le paradigme. Je crois que les rapports de forces entre polities ou l'enjeu de la paix et de la guerre ne sont pas assimilables entièrement à des concurrences entre entreprises ou entre acteurs économiques, qui sont en concurrence sur des espaces économiques réglés, c'est-à-dire où le recours à la ruse à la violence est en principe exclu.

Dans les rapports entre eux les masses et les petits dragons, dont parlait M. Michel Crozier, je ne pense pas que ce soit la taille par elle-même qui joue, mais le réseau à l'intérieur duquel les producteurs d'idées nouvelles ou d'innovations sont enserrés. Là aussi on peut essayer d'établir des comparaisons à très long terme, à l'échelle des siècles. On constate que, de façon à peu près systématique, les périodes de créativité culturelle intense sur les grandes aires culturelles -- en Chine, en Inde et ailleurs -- correspondent à des périodes de fragmentation politique. Et lorsque cette fragmentation cesse, parce que la guerre a reconstitué des polities plus massives, pour utiliser votre vocabulaire, l'innovation se ralentit considérablement. Par contre, l'exploitation de ce qui a été mis au point dans les phases de fragmentation peut se faire d'une manière plus systématique. On le voit très bien avec l'exemple japonais où, à partir de 1600 et de la stabilité imposée par les Tokugawa, rien à proprement parler n'a été inventé, mais où il y a eu systématisation de ce que les siècles précédents avaient apporté. Ce schéma semble s'appliquer également à la période chinoise des Royaumes Combattants, qui m'apparaît comme une des périodes les plus fécondes de l'histoire chinoise dans le domaine philosophique, avec là aussi systématisation de certaines écoles à partir du moment où l'empire a été mis en place.

*
* *